

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Voix off**  
*Dix poètes anglophones du Québec* présentés par Antonio  
D'Alfonso

Marie José Thériault

Number 40, Winter 1985–1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40151ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thériault, M. J. (1985). Review of [*Voix off: Dix poètes anglophones du Québec* présentés par Antonio D'Alfonso]. *Lettres québécoises*, (40), 72–72.

# VOIX OFF

## Dix poètes anglophones du Québec

Présentés par Antonio D'Alfonso

(Le Castor Astral/Guernica)

La poésie ne nous demande jamais, quand elle nous rencontre, de produire notre carte d'identité. Si on la lui impose à la faveur des modes ou des courants socio-politiques, elle se renfroge et se tait. À sa place s'égosillent (pour ainsi dire) pendant un certain temps les placards, graffiti et autres proclamations populaires. Quand cette rumeur s'estompe, la poésie revient. Alors on s'aperçoit que, recluse et silencieuse, elle n'avait cessé pourtant de s'exercer à sa nature: servir d'arène au dialogue entre cultures voisines, semblables, ou étrangères les unes aux autres. Le beau est qu'elle se formalise peu des infidélités épidermiques; elle les prend pour ce qu'elles sont: des frivolités de circonstance.

Au retour de l'harmonie, nous pouvons recommencer à nous parler «de balcon à balcon» (S. Stétié). C'est exactement ce que proposent ces *Voix off* maintenant audibles par la volonté de qui les écoute. Comme le dit Claude Beausoleil dans une brève introduction à ce recueil collectif (qui n'est pas une anthologie), les poètes francophones québécois deviennent sensibles «aux écritures élaborées dans le même territoire et produites par des langues et des cultures différentes (l'anglais surtout mais aussi les cultures immigrantes: haïtienne, italienne, grecque, espagnole).» Elles sont «d'autres versions des choses», entendre d'une même poésie, et non pas québécoise mais universelle. Car la poésie non seulement échappe à toute définition réductrice, aux catégories et au schématisme, elle se dérobe aussi aux limites que tenteraient de lui imposer des territoires ou des idéologies. La mort, la vie, la guerre, l'amour sont ses vraies grandes affaires.

*Voix off* réunit tous ces thèmes dans des factures aussi variées que les poètes sont différents. Brilliance, cynisme, tendresse, éclat, colère rentrée, colère dehors, et la passion et la logique, tout cela concourt à placer ce recueil sous le signe

de la mosaïque, culturelle certes, mais aussi d'émotions. Il va de soi que l'ordonnance du puzzle constitue l'unité du livre.

Mais hélas, en deçà de l'intention, un collectif d'écrivain et, à plus forte raison, un collectif d'écrivains et de traducteurs, ne peut qu'être inégal. Ou suis-je, moi, lectrice, handicapée par mes préférences? Quoi qu'il en soit, il y a dans *Voix off* du bon, du moins bon et du meilleur, la responsabilité ne revenant pas forcément au poète: plus souvent qu'autrement le doigt pointe vers un traducteur brouillon, négligé, qui ne s'embarrasse pas toujours du terme propre et qui reste aveugle aux calques comme aux trop grandes libertés. Un *parlor* n'est pas forcément un *parloir*: ce serait davantage un *boudoir* et même un *salon*, tout bonnement; et *yet*, s'il ne signifie pas déjà pourrait se traduire par *encore*. Vétilles? Soit. Toutefois, ajoutées aux fautes de sens et aux coquilles — dont le nombre est impardonnable — ces vétilles font grumeau dans une lecture qui, en anglais, ne perdait pas son lisse.

Puisque tout ouvrage porte autant la marque du lecteur que celle de l'auteur, je signalerai ici deux ou trois de mes préférences: le *Journal d'une nonne*, d'Anne McLean, pour l'affliction profonde que ne masque pas l'impudence; les *Poèmes* de Ken Norris (surtout *In Pursuit of Love* et *The Trouble with Angels*) pour leur lucidité triste: «L'ennui (avec les anges) c'est que leurs ailes ne s'étalent pas sur le lit une fois qu'on a réussi à les entraîner jusque-là. L'ennui c'est qu'ils doivent forcément être par-dessus»; ceux, également intitulés *Poèmes*, de Daniel Sloate, pour la détresse et la lumière déchirée. Et, de Marco Fraticelli:

*Ceci ils ne le comprendront pas: j'ai vu ton corps et je n'ai pas péché. J'ai affronté ma peur et goûté tes larmes, et je t'ai connue de façon encore inconnue d'eux.*

*Marie-Madeleine, d'aucuns disent que c'est une coïncidence intéressante que toi et ma mère portiez le même nom, mais je leur montrerai des coïncidences qui les feront regarder plus profondément en eux-mêmes.*

*Ils ne peuvent pas regarder la terre et essayer d'imaginer la pluie sans penser à la boue. Ils ne fixent le soleil que pour s'aveugler, alors que moi j'ai erré 40 jours au travers de tes yeux et j'ai survécu.»*

Quoi qu'il en soit, c'est partout une poésie ouverte, non anecdotique, mais préoccupée des motifs et des conséquences de l'anecdote. Germe et prétexte: l'être et le dehors de l'être. De là, le poème s'insinue jusqu'au-dedans. Jusqu'aux bonheurs du dedans. Jusqu'aux désespoirs du dedans. Parfois avec fulgurance, parfois sans en avoir l'air.

En vérité, peu importe le mode, peu importe le ton. Ce qui compte, c'est que ces *Voix off* conversent avec nous — qui leur cédonc enfin — d'une rive à l'autre de nos solitudes. □

Marie José Thériault

